

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure

Cartes postales

N°5 - Mars - avril 2024



Cartes postales

<i>Suivez les flèches</i>	5
<i>Málaga</i>	11
<i>Voyage à Tübingen</i>	20
<i>Souvenirs de Golfe Juan</i>	29
<i>La pétaudière</i>	35



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.
com, auteurs

*« Au courrier de maman lui annonçant ma naissance, un silence ininterrompu a fait office de réponse.
Que peut-on opposer au vide, sinon la fiction ? »
Les vies secrètes de Vladimir
Yoann Iacono*



Édito

C'était un dimanche de fin de de printemps. Sur la rue principale de La Chapelle Sur Erdre, les stands d'un bric-à-brac disposaient vieilleries utiles et babioles inutiles à la flânerie des curieux. Le soleil déjà chaud incitait à l'indolence. Je fuyais l'exhalaison grasse et transpirante des oignons frits d'un vendeur de saucisse-frite pour l'odeur acide de cartons humides et de vieux papiers d'un étal couvert de livres écornés, de journaux jaunis et de cartes postales sans reliefs. Je fus pris d'une curiosité et, délaissant les livres, m'approchait de ces boîtes de chaussures pleines de ces petits bouts de carton. Je découvris un inattendu guide de voyage avec toutes ces images offrant ces autrefois curiosités touristiques devenues maintenant clichées. J'en pris une. Je ne sais dire pourquoi plus celle-ci qu'une autre. Prêtons au hasard le soin d'avoir guidé ma main. Ce ne fût pas l'intérêt de son image car je ne me souviens pas ce qu'elle représentait pas plus que d'où elle était envoyée. Je la retournai et lus la missive griffonnée au verso. A mon grand étonnement, ce n'était pas l'attendu « il fait beau, la plage est belle et la mer est chaude. Souvenir de Ta-

taouine ». Non, mais une phrase, brève, tout juste liée à l'image au recto : « ce n'est pas la zup ici mais ça va le faire » adressée à un Jean-Pierre par un Patrick. Qui sont ces deux personnes ? Quel âge avaient-ils ? Qu'est-ce qui les liait ? A quoi rêvaient-ils dans leur ZUP ? La machine à imaginer s'emballa avec ces quelques mots écrivant mille et une histoires. Je continuai de fouiller la boîte à chaussures lisant les textes lapidaires. J'en achetais deux ou trois et me mis en recherche d'autres forains avec leurs trésors de graines d'imaginaire.

En début d'été, participantes et participants de "l'Écriture c'est l'Aventure", nous retrouvâmes



pour notre repas de fin d'année. L'été, les vacances, les voyages : oublions les réseaux sociaux et leurs muets selfies. J'étais les cartes postales, texte contre la table et demandai aux convives d'en choisir une selon que l'image l'inspirât. La proposition : la carte postale serait un pitch pour l'écriture d'une petite nouvelle. A chacun de poser les personnages, développer une intrigue, mettre en scène narrateur et récipiendaire. Bref, d'étirer les deux ou trois phrases en plusieurs pages. Attention, le choix devait se faire sur l'image et obligeait le texte écrit au verso. Le défi a été relevé par les plus inspirées. Voici leur texte dans ce cinquième numéro du "Jus de Citron".

Je vous souhaite un bon voyage dans l'imaginaire de ces nouvelles illustrées par la carte postale souvenir.

Albert





Suivez les flèches

par Fanny





69.123.340 - Façade principale de l'Hôpital
Cardio-Vasculaire et pneumologique.
(Hospices Civils de Lyon)
28, avenue Doyen-Lépine - BRON
Adresse postale :
53, boulevard Pinel - Lyon
Architectes :
MM. PERRIN-FAYOLLES (1^{er} G.P.R.)
Alain-CHASTEL (D.P.L.G.)

Chambre
3015
intérieurs
D. Bloc (Salle de TORTURE)



Editions "La Cigogne" - Exclusivité HACHETTE
75, quai Perrache - 69002 LYON
Reproduction interdite





Elle tourne et retourne la carte postale dans tous les sens. Que fait-elle posée là sur le radiateur de la buanderie qui n'est jamais allumé depuis que le sèche-linge a été installé ?

Ça ne lui dit rien. Mais rien du tout. Elle ne reconnaît pas vraiment ce bâtiment. La lecture de la légende en haut à gauche de la carte ne lui en apprend pas plus si ce n'est que c'est la façade principale de l'hôpital Louis Pradel. Le nom pourtant lui dit quelque chose. Mais quoi ? Et puis ces flèches tracées à la règle et au stylo vert, ces annotations « chambre, soins intensifs, Bloc D et ce « salle de torture » en rouge, c'est du grand n'importe quoi.

Son œil s'arrête sur la barrière rouge et blanche. Ça, ça lui parle. Elle voit la même depuis sa fenêtre. Il lui semble reconnaître une Citroën Ami6 break stationnée en bas à droite. Elle sort dans la cour, regarde la voie ferrée dont elle fut la gardienne avant qu'un boîtier électronique ne la remplace. La Citroën garée sous l'auvent n'est

plus une Ami — une amie, mais une C2 que son fils, Christian, conduit toutes les semaines quand il l'emmène faire les courses. À 88 ans, Marcelle a ce qu'on appelle des absences, la mémoire qui flanche, la tête comme une passoire. Elle économise ses neurones et ses forces qui lui échappent de temps en temps, qui d'une cuillère ou d'un verre qui tombe ou se fracasse au sol. Elle revient à l'intérieur de la maison qui n'a pas changé depuis qu'elle l'habite, allume sa tablette, elle s'est mise à l'informatique comme tout le monde. Ça l'aide beaucoup quand elle a des blancs. Ça la distrait aussi. Il a fallu quand même supprimer l'accès par mot de passe parce qu'elle ne s'en souvenait jamais. Et puis, il arrive qu'elle ne sache plus où elle l'a mise. Elle tape « Hôpital Louis Pradel », se met à lire l'histoire du lieu et là, en un éclair, facéties de la mémoire, elle se souvient. 1973. 50 ans plus tôt. Ça fait un bail. Quelle histoire !



Fallait qu'il l'envoie cette carte postale. Ça faisait trois semaines qu'il devait le faire.

Il avait tracé avec fébrilité les trois flèches sur la photo et mis la légende au dos. La première pointait vers le 6e étage, chambre 666 tu parles d'un numéro de malheur.

La seconde vers le service des soins intensifs au 5e. Il ne se souvenait pas du numéro. Normal quand on est dans les vapes. Et la dernière, à la verticale, c'était le bloc opératoire.

Une carte postale banale, éditions La Cigogne, que lui avait rapporté son frangin, Maurice dit Momo qui disait l'avoir trouvée au tabac juste en face de l'hôpital.

Un hôpital tout neuf, c'était bien sa veine. Il avait bénéficié des installations à la pointe de la technologie. Ce qui l'avait sans doute sauvé. C'est ce que lui disait le personnel médical.

Mais quelle idée de faire un malaise cardiaque en pleine action ! Elle avait eu les bons réflexes. Elle était descendue à l'accueil pour

qu'on alerte le SAMU, toute jeune structure, mais pleine de promesses. Elle était remontée dans la chambre pour prendre ses affaires et disparaître, séance tenante sans attendre les secours. La propriétaire de l'hôtel compatissante pour ce couple d'amoureux interdits qu'elle voyait tous les 15 jours avait pris le relais et raconté un peu n'importe quoi aux ambulanciers.

Il fallait qu'il lui dise qu'il était tiré d'affaire. Elle devait se faire du souci. Elle n'avait aucun moyen de savoir ce qu'il était devenu. Il allait lui annoncer qu'ils pourraient se revoir, que sa femme qui avait compris voulait qu'ils se séparent, qu'ils allaient pouvoir vivre ensemble si elle quittait elle aussi son mari. Avant de lui dire tout ça, il allait faire un peu d'humour comme à son habitude. C'est ce qu'elle adorait chez lui.

Marcelle avait reçu la carte à la poste restante de Saint-Symphorien où elle n'habitait pas, selon le principe du cloisonnement propre aux relations



extra-conjugales. En général, sur le chemin, elle détruisait le courrier de son amant après lecture. Lui faisait de même avec celui qu'elle lui envoyait. Mais cette carte, elle l'avait ramenée chez elle comme un talisman parce qu'elle avait eu si peur. Et puis, elle était tellement anonyme que son mari, s'il la trouvait, ne se douterait de rien. Et pour ça il faudrait en plus qu'il fouille dans ses affaires. Quand le malade du cœur avait été complètement rétabli, ils s'étaient revus pour parler de la suite. Il l'avait suppliée de tout quitter. Elle avait demandé à réfléchir. Il y avait Christian, âgé de 7 ans et le passage à niveau qu'elle devait garder, lui aussi. Garde-barrière a longtemps été une profession féminine. Cette carte à flèches, elle la regardait tous les jours et réfléchissait.

Elle n'arrêta jamais de réfléchir. Sans fléchir.



Málaga

par Albert







Journal de Valérie,

Tu es si beau dans ton uniforme. Je te vois descendant le paseo sous le ciel souriant de Malaga. Et mon cœur se serre en pensant à toutes ces filles pleines de soleil qui vous regardent toi et tes camarades, beaux garçons exotiques. On dit de l'Espagne qu'elle est une fête. Sa jeunesse bouge au rythme de l'amour depuis qu'elle s'est libérée. Oh, mon amour, mon ventre me fait si mal. Ce pays est-il vraiment une fête avec des filles qui dansent sur le sable ? Je ne vois dans leurs arènes que de macabres corridas où dansent, tragiques, des chevaux éventrés et des taureaux ensanglantés. Quelles peuvent être leurs fêtes quand les Passions andalouses de la Semaine Sainte montrent ces hommes couronnés d'épines, le dos flagellé, les mains clouées sur des oliviers secs. C'est un pays de fièvre pour qui la chair est douleur. Prends garde mon amour. Les yeux noirs de leurs jolies filles n'ont à te promettre que des noces de sang. Oh, mon amour, mon sang ne

coule plus. Il s'est figé quand tu es parti et mon ventre se tord de douleur en te pensant dans ce pays irascible. J'ai si peur. Ils n'ont que des fêtes barbares. Te souviens-tu de notre fête foraine. Moi, je m'en souviens de ce printemps comme si c'était hier. Mon cœur s'est arrêté. Tu m'as appelé Valérie. Je n'étais plus « fillette » comme m'appelle encore Philippe. Tu es son ami depuis vos six ans. Moi, depuis toutes ces années je regarde le meilleur ami de mon frère avec des yeux de femme. Jamais personne n'avait prononcé mon prénom comme cela. Mon cœur a bondi sur ces fols manèges à la course endiablée. Le cours Saint-Pierre s'est vidé de mon frère, des forains, de la foule folâtre, nous laissant côte à côte, face à face. Tu m'as appelé Valérie et déjà mon ventre s'est noué. Mon sang assourdissait mes oreilles. Il couvrait le bruit carnavalesque de la fête. Ces trois syllabes avaient surgi de ta bouche et pénétré tout mon corps. Je vois ta pomme d'Adam monter et descendre quand roulait mon pré-



nom du fond de ta gorge. Nous avons marché d'attractions en attractions jusqu'à ce que Philippe parte avec ceux-là et nous rende enfin l'un à l'autre. Tu m'as acheté une pomme d'amour. Tu m'as pris la main et tu m'as dit : « allons danser ». J'ai ri et t'ai demandé « où ça ? Il n'y a pas de bal ici ! ». « Viens. » Et je t'ai suivi. Nous avons remonté le canal Saint-Félix et sommes arrivés sur les bords de Loire. Tu savais où tu allais quand tu as soulevé ce grillage et m'as invité à passer de l'autre côté. Cet enclos avec son sable rouge fut notre piste de danse. Tu m'as embrassée sur la bouche et tu m'as prise dans tes bras. Nous avons tourné sous le chant des étoiles. Je ne sais plus combien de temps. Ton souffle s'affolait comme un cheval au galop. J'ai mis mes mains dans tes cheveux et j'ai senti ton sang battre dans tes tempes. Ton dos était doux, tiède, humide. Tu avais l'odeur du beurre chaud et le goût du miel. Je t'ai offert mon souffle, ma peau, mon ventre et mon sang. Je me suis sentie pleine et vide,

une, deux et mille. Nous étions cette nuit où naquit le monde.

...

J'ai appris qu'après l'Espagne, ton régiment partira au Liban. D'autres soleils, d'autres filles cuivrées aux yeux noirs. Et toujours des bombes et des morts. Du sang, du sang, du sang. Tu n'y trouveras pas de fête, pas de rire, pas de danse. Voilà là-bas aussi un pays passionné aux ferveurs mortifères. La chaleur et le soleil accouchent de peuples sanguinaires. Ils blasphèment leurs pères, assassinent leurs frères, éventrent leurs fils. Mères endolories, veuves inconsolables, orphelines perdues se cloîtent dans la haine. Dans ton bel uniforme, tu es un père, un frère, un fils. Ne sois pas le sang qu'un fou donne en pâture à sa terre aride, ventre de sable jamais rempli. J'ai peur, mon amour. Mon ventre me fait mal comme s'il était martelé de brutaux coups de pied. Je te pense là-bas et mes entrailles me déchirent. La bile remonte jusqu'à ma gorge. Des nau-



sées me viennent. Pour-
quoi es-tu parti ? Rien ne
t'obligeait. Oh, je n'avais
pas de soleil et des yeux
noirs à t'offrir. Je pouvais
t'épargner ce sang. Tu
pouvais choisir de rester
près de nous. Je pouvais te
délivrer de cet appel mor-
tifère.

...

Cela fait neuf jours que je
ne vais plus au salon de
coiffure. L'odeur de l'am-
moniaque me soulève le
cœur au point que j'en vo-
mis tous les matins. Je
n'en peux plus de faire
semblant. Je n'en peux
plus du sourire gouailleur
de la patronne. Je n'en
peux plus du regard atten-
dri des clientes. J'erre
dans Nantes avec comme
seule boussole ma dou-
leur. Chaque jour, elle me
conduit jusqu'à la place
Saint-Pierre. Aujourd'hui,
elle est vide, froide, tapis-
sée de feuilles mortes et
teintée de solitude. Le
sable est collé au sol par la
pluie. Je parcours les ma-
nèges disparus d'un bout à
l'autre de l'esplanade. Je
tends l'oreille. Que j'aimé-
rais de nouveau entendre
la musique, les rires, ta
voix. Une rafale soulève la

poussière, efface nos
traces et je me retrouve
contre les pierres grises et
mélancoliques du châ-
teau. Je cours vers la gare.
J'attends le train qui te ra-
mènera. Elle grouille de
gens affairés et indiffé-
rents. Ces colonnes de
fourmis disciplinées
tracent des lignes dans le
hall. À chaque arrivée qui
déverse ton absence, la
douleur s'accroît. Je finis
par quitter le souvenir de
notre séparation et je des-
cends sur la Loire. Elle
coule paresseusement,
charriant sa nonchalance.
Bientôt elle se noiera dans
l'océan comme tant
d'autres fleuves. Je suis
fascinée par sa résigna-
tion. La Loire est si large ;
elle est si profonde ; elle
est si calme. Alors que moi
tout m'agite. Mon cœur,
mon ventre, mon sang
souffrent de notre dernier
souvenir. Cette force tran-
quille du fleuve me ren-
dra-t-elle ma tranquillité ?

...

Ton rire me revient en mé-
moire. Si fort qu'il te plisse
les yeux. Je me souviens de
ces notes joueuses. Quel
beau rire ! Quel rire cruel !
Ton rire me déchire.



C'était lors de notre dernière rencontre. Je te dis je. Je te dis nous. Comment nous ? Oui, nous. Ce soir de printemps, tu as fait de moi pleinement ton épouse. Ton rire est ta réponse. Tu me dis que tu es trop jeune. Que ton avenir n'est pas là. Que tu dois partir. Qu'il me faut t'oublier. Que ce n'était qu'une fête. Que des solutions existent.

Que tu m'aimes bien.

Tu m'aimes bien !

Ce bien, c'est la lame du picador qui s'enfonce au plus profond de ma chair. Ce bien m'ensanglante. Ce bien me hurle dessus. Tu m'aimes bien ! C'est que tu ne m'aimes pas.

Tu pars dans ton train, riant avec tes camarades, sans un regard. Moi, je reste pétrifiée de désespoir, de douleur et de honte. Mes yeux n'ont plus la force de pleurer. Seule sur ce quai, l'âme vide, le silence me dit qu'aujourd'hui nous sommes mortes.

*Lettre d'Annette Nerson
du 14 septembre*

Mon Alain,

J'adresse cette lettre au centre des Armées car je ne connais pas ton affectation. On me dit que bientôt tu auras une permission. Nous attendons tous avec impatience que tu reviennes nous voir dans ton bel uniforme.

J'ai une bien triste nouvelle à t'annoncer. La petite Valérie, la sœur de ton ami Philippe, s'est noyée. Elle a été retrouvée sur les bords du bras de la Madeleine. Il semblerait qu'elle se soit jetée du pont Willy Brandt. Comment peut-on vouloir en finir aussi jeune avec tous les trésors que la vie dispense ?

Nous avons été à ses obsèques. Ses parents et son frère étaient dévastés. Nous prions chaque jour pour que son âme s'apaise.

Je voulais attendre ton retour pour t'annoncer de vive voix une si douloureuse nouvelle. Mais les étranges faits de la semaine dernière me font préférer t'en avertir avant. Philippe, ton ami, est passé un après-midi. Je l'ai invité à prendre un café. Nous avons beaucoup discuté. Il



demandait de tes nouvelles. Il était très agité. Il se levait et fumait cigarette sur cigarette en arpentant le salon. Puis il courrait presque et se rasseyait en face de moi. Il me prenait les mains et me demandait où tu étais incorporé. J'avais beau lui dire que je l'ignorais, son agitation demeurait. Sa voix hoquetait avec un étranglement métallique. Je commençais à avoir peur. Puis, il s'est figé. Son visage est devenu immobile. Ses yeux m'ont fixé d'un regard venant des profondeurs de son âme. Il m'a dit d'une voix neutre qu'il t'avait confié un livre avant ton départ et que maintenant il devait le récupérer. Je l'ai conduit dans ta chambre. Le téléphone a sonné et je suis allé y répondre, laissant ton ami d'enfance seul. C'était ton frère qui donnait de ses nouvelles. Nous avons échangé un certain temps. Lorsque je raccrochais, Philippe était parti. Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver ta chambre sens dessus dessous. Ce n'est pas qu'il avait fouillé pour chercher son livre. C'était plus que

ça. Les tiroirs étaient jetés par terre et démontés, les étagères vidées et beaucoup d'objets étaient méticuleusement cassés. Un reste de feu fumait encore dans la poubelle métallique. Je crois qu'il a mis un acharnement à détruire tout ce qu'il a pu.

Dimanche, en sortant de l'église, nous nous sommes entretenus avec ses parents. Ils m'ont confié que Philippe a devancé son appel dans l'armée. Il a demandé à être incorporé dans une de ces unités que l'on envoie au Liban. Sa mère pleurait d'angoissantes larmes. Les fleurs de la tombe de sa fille ne sont pas encore fanées et déjà elle redoute de devoir en creuser une seconde. Ce qui l'effraie au-delà de tout espoir, m'a-t-elle confié, ce sont les derniers mots de Philippe : « Celui qui a noyé Valérie ne peut rester impuni ». Elle m'a confié, terrifiée, craindre qu'il n'entreprenne quelque chose d'irréremédiable.

Je ne pense pas que cela ait un lien avec sa visite précédente chez nous. Je ne vois pas en quoi tu pour-



rais être concerné par tout cela. Tu es si doux. Une mère sent des choses avant de les comprendre. Depuis ce jour, mon ventre se noue et mon cœur s'alarme. La passion et la douleur altèrent le discernement et font faire des folies. Voilà pourquoi j'ai voulu te rapporter le plus rapidement possible ces derniers événements. Je me fais un sang d'encre.

Fais attention. Prends soin de toi. Nous avons hâte de te voir prochainement.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta chère maman.



Voyage à Tübingen

par Anne-Cécile



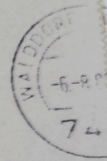


7400 Universitätsstadt Tübingen



Je passe un très bon se-
- jour en Allemagne où
le temps est beau. Je
fais un régime.... de gla-
- ces!!! Je vais perdre
de 10 kilos au moins.
Ce soir, il y a une fête
chez nos amis et 3 jeunes
veulent me voir (3 garçons
dont 1 français) et ils veu-
- lent me sortir en boîte
Alors... Bonjour à tous

Verlag Geb. Metz, 7400 Tübingen, Telefon (07071) 31051



Melle
burent Kaine et Claire
Monthezard
Rivières
16110 La Rochefoucauld
FRANCE

01 541/506 OE

Grosses bisou
A Florence



PROLOGUE

Je pense souvent à Florence malgré les années qui ont passé. Ma sœur et moi l'avions vue pour la dernière fois la veille de son départ pour Tübingen. Flo était heureuse à l'idée de retrouver Sielke, sa correspondante allemande. Une semaine plus tard, nous avons reçu une carte postale de sa part. Les mots d'une adolescente insouciante : il faisait beau, elle faisait un régime de glaces, devait aller à une fête chez des amis de Sielke. Mais la nuit du 15 au 16 juin 1989, Flo a disparu. On ne l'a jamais retrouvée.

1989

Tout le monde pense que je suis une fille insouciante et sans histoires. Je m'habille comme les autres ados de quinze ans, j'écoute la même musique, participe à leurs conversations, ris à leurs plaisanteries et m'intéresse à leurs histoires de cœur. À la maison, je joue avec ma petite sœur, je réponds aux questions de mes parents, je fais docilement mes devoirs, j'aide à

mettre la table et faire la cuisine. Aucune vague à l'horizon. Toutes les cases d'une vie normale sont cochées. Je joue la comédie à la perfection.

Une fille sans histoires... c'est bien triste comme expression. Car sans histoires, que reste-t-il de nous ? Des êtres désincarnés, uniformes, sans aspérités, amorphes. Des morts-vivants qui jouent la comédie du quotidien et finissent par y croire.

La vérité, c'est que ma vie à moi, elle est pleine d'histoires. Mais personne ne les connaît. Elles n'appartiennent qu'à moi et je n'ai aucune intention de les partager avec qui que ce soit. Et quand bien même, qui me croirait ? Comment raconter toutes les conversations extraordinaires que j'entretiens avec les voix ? Il ne faudrait pas longtemps pour que je passe du statut d'ado lambda à celui d'ado cinglée.

Dans la vie extérieure, je me sens souvent seule et je m'ennuie avec mes congénères, même s'ils ne s'en aperçoivent pas. Il n'en est rien dans mon



autre vie. C'est elle qui me sauve, c'est ma raison d'être.

La première fois qu'une voix s'est manifestée, j'avais dix ans. Nous étions en vacances dans un camping près de Guérande et étions allés visiter « le moulin du diable ». Pendant que le guide expliquait la légende du moulin, j'ai senti un souffle dans ma nuque, puis quelqu'un a chuchoté à mon oreille : « N'écoute pas ce que l'on te raconte sur moi, ce ne sont que des bêtises ». Je me suis retournée, le groupe s'était éloigné et il n'y avait personne derrière moi. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai pas eu peur, car la voix n'était pas menaçante. Elle s'est présentée comme le meunier, ancien propriétaire des lieux, et m'a raconté son histoire, la vraie. Il n'y avait aucun mystère, seulement la jalousie malsaine de son épouse. Notre échange m'a paru très long, mais quand la visite s'est terminée, j'ai réalisé qu'une demi-heure seulement s'était écoulée. Le meunier s'était retiré courtoisement en me re-

merciant pour mon oreille attentive.

Depuis cet épisode, les voix se manifestent régulièrement. Toujours avec respect, elles me racontent leur vie, leurs amours, leurs joies et leurs peines, leurs voyages, leur mort aussi. Mon quotidien s'en est trouvé complètement bouleversé. Enfin je sais pourquoi je vis, les voix ont besoin de moi.

1812

Hélas ma tendre Susette, Herr Hölderlin n'est plus. Après des semaines d'une terrible agonie, Friedrich a poussé son dernier soupir dans mes bras. Croyez bien que je l'ai accompagné dans son ultime voyage avec toute la délicatesse que vous me connaissez. Mais séchez vos larmes, ma douce amie, car je suis là maintenant pour prendre soin de vous. Votre Scardanelli ne vous abandonnera jamais ! Comment puis-je en être aussi sûr ? Mais ma chère aimée, voyez-vous, je suis doté d'une qualité inestimable : je suis immortel. Et pour tout vous dire, c'est une chance incroyable pour notre



grande Allemagne : son plus illustre poète écrira ses plus beaux sonnets jusqu'à la fin des temps. Et c'est ici, à Tübingen, dans cette tour au bord du Neckar, que je me consacrerai corps et âme à mon œuvre.

1989

Je n'étais pas enthousiaste à l'idée de ce voyage en Allemagne, même si je dois reconnaître que Sielke ma correspondante est une fille sympa et pas narcissique comme beaucoup de filles autour de moi. Ce qui me déplaisait, c'était l'idée de côtoyer pendant une semaine tous les élèves de ma classe. Je n'ai pas de points communs avec eux et je les trouve futiles. Mais maintenant que nous sommes arrivés, je vois les choses autrement.

On est ici depuis trois jours et Tübingen me plaît beaucoup, avec ses vieilles maisons à colombages, ses ruelles pavées et ses canaux sinueux qui bordent la rivière du Neckar. Les filles de la classe ont cherché en vain des magasins de vêtements, mais elles repasseront pour le shopping !

Hier, Sielke m'a emmenée à une course en barque très connue sur le Neckar. Il y a des centaines de participants, surtout des étudiants de l'université de Tübingen. Beaucoup d'équipes viennent déguisées, et avec le public qui les encourage, cela donne une ambiance très joyeuse. Après la course, on est allées manger une glace et on s'est promenées sur les berges de la rivière. Je me suis sentie bien.

1822

Ma chère Lotte, ne vous inquiétez pas pour moi. Mon inspiration est revenue et mes idées noires ne sont plus qu'un méchant souvenir. Transmettez mon bonjour à votre père Herr Zimmer. Et toute ma reconnaissance de m'avoir accordé son hospitalité. Mais je n'ai pas l'intention d'en abuser. Ma tendre Susette m'a écrit et doit venir me chercher dans les prochains jours. Elle a fini par me retrouver, Dieu sait comment, car on lui avait annoncé ma mort ! Oui, des sales menteurs, des jaloux se sont ligüés contre moi !



Qu'ils aillent tous au diable ! Mais qu'y-a-t-il chère Lotte, vous tremblez ?

1989

Aujourd'hui j'ai fait la connaissance de Friedrich. Monsieur Chiron notre prof d'histoire nous faisait visiter la tour Hölderlin, le site touristique le plus connu de la ville. Friedrich Hölderlin est un célèbre poète allemand qui a vécu trente ans dans cette tour au 19^e siècle. Ce qui est intéressant dans sa vie, c'est son histoire d'amour impossible avec une femme mariée qui s'appelait Susette. Encore plus passionnant, c'est sa folie qui l'a conduit à s'installer dans la tour pour échapper à l'asile. Un commerçant admiratif de ses poèmes, Ernst Zimmer, lui avait offert la chambre à l'étage de la tour où il habitait. Friedrich recevait peu de visites, hormis la famille Zimmer. Il faut dire que son comportement pouvait en effrayer plus d'un ! Il s'inventait toutes sortes de noms, pensait vivre à différentes époques, alternait phases d'euphorie et d'abatte-

ment. Et il entendait des voix.

Donc je le connaissais déjà un peu quand il m'a abordé. M'éloignant de notre groupe, je m'étais retrouvée seule dans la pièce qui lui servait de bureau et où tout a été reconstitué. Alors que je me penchais pour essayer de lire sur le carnet ouvert sur la table, j'ai entendu sa voix, une voix puissante et péremptoire.

« Ne vous attardez pas sur ces mièvreries, ils n'ont pas trouvé mieux pour rendre compte de mon travail. Quelle honte ! »

Je ne suis plus surprise quand une voix m'interpelle, aussi lui ai-je répondu très naturellement.

« Monsieur Hölderlin, c'est un honneur de faire votre connaissance. Je m'appelle Florence et je viens de France.

- Je sais bien qui vous êtes et j'ai la plus haute estime pour votre pays. J'y ai travaillé comme précepteur et c'est un excellent souvenir. C'était en 1850 il me semble. »



Je n'allais certainement pas le contrarier en lui rappelant qu'il était mort en 1843. Nous avons poursuivi nos échanges. Il a beaucoup insisté pour me déclamer certains de ses poèmes, son grand amour Susette y revenait régulièrement. À la fin il s'est mis à pleurer, alors je lui ai dit que je reviendrais et que je lui lirais des poèmes français. Cela a semblé le reconforter un peu.

1830

Je ne pensais pas retourner un jour en France, mais seuls les imbéciles ne changent pas d'avis, n'est-ce pas mon cher Peter ! Je suis ravi que vous ayez fait le déplacement, même si je suis extrêmement peiné d'apprendre le décès de Frau Gontard. Susette et moi n'étions pas vraiment proches, mais c'est quelqu'un que j'appréciais. Je vous disais donc, oui, je prépare mes bagages pour un séjour dans ce merveilleux pays qu'est la France. J'ai eu des nouvelles de ma fille, ma petite Florence, nous devons partir demain. J'ai tellement hâte que nous fassions ce voyage en-

semble ! Oui, elle a bien grandi. Elle parle un français impeccable, je suis extrêmement fier d'elle.

1989

Je pensais que Sielke était mon amie, je le croyais vraiment. Mais je suis tombée dans un piège. Cette soirée chez son cousin Johannes avec la moitié de ma classe complètement saoule, c'était l'horreur. Ils m'ont forcée à boire, m'ont mise en sous-vêtement et se sont mis à danser autour de moi comme des déchaînés. Les filles gloussaient, les garçons faisaient des commentaires dégoûtants sur mon corps exhibé.

Je ne comprends pas ce que j'ai fait pour mériter cela. Je me suis échappée en attrapant quelques vêtements par terre et mes pas m'ont guidée vers la tour Hölderlin. Et me voilà maintenant à tambouriner à la porte, mon visage ruisselant de larmes.

«Friedrich, s'il vous plaît, ouvrez-moi ! Je ne veux pas rester seule.

- Florence, mon enfant adorée, on vous a fait du mal, je le sens ! Nous



sommes entourés d'êtres vils et cruels, j'en ai fait la triste expérience.

- Je vous en supplie, aidez-moi! Je n'en peux plus de ces faux semblants, le monde ici est trop laid.

- Apaisez-vous, mon petit, tout cela n'a plus d'importance puisque nous partons. Regardez, une barque nous attend. Prenez ma main, installez-vous et laissez-vous porter.»

Notre barque glisse doucement sur la rivière. La lune se reflète dans le Neckar, tout est silence autour de nous. Je me sens bercée, en sécurité aux côtés de Friedrich. C'est le début du voyage, je ne reviendrai pas.



Souvenirs de Golfe Juan


par Sara





COTE D'AZUR
SOUVENIR DE GOLFE-JUAN (A.M.)

25/08/88

Chers Thérèse et Jacques 
Il fait un temps superbe et nous
apprécions la beauté des sites,
la chaleur, et il fait de pouvoir
vachouiller en petite robe du matin
au soir -

Nous mangeons sur le balcon à
tous les repas. C'est le zizi qui!

Hélas cela aura une fin -

A bientôt Bons baisers
Jacqueline

43/148

Edizioni S.E.P.I. - 35, Boulevard Borbone - NICE
Reproduction interdite - Imprimé en Italie



JEUDI 8 SEPTEMBRE 1988

Chère Jacqueline,
J'ai bien reçu ta carte. Peut-on s'appeler ? C'est par rapport à Thérèse.

J'aimerais savoir quand est-ce que tu rentres pour venir te chercher à la gare. Je suis content que tu aies passé de bonnes vacances.

Attends quelqu'un sonne à la porte.

J.

VENDREDI 9 SEPTEMBRE 1988

Chère Jacqueline,

J'ai bien reçu ta carte de Golfe Juan. Je dis moi, parce que l'histoire avec Thérèse est terminée. Comme tu l'as dit toi-même, tout a une fin.

C'est quoi l'histoire de la petite robe noire ? À quarante ans passés, tu t'amuses à porter des petites robes et à montrer tes jambes pour me rendre jaloux ?

Je sais que tu es en colère. Colette est rentrée de Golfe Juan la semaine dernière, elle est passée me voir hier. Elle m'a dit que tu pensais y rester. Elle

m'a parlé aussi de ce balcon de votre chambre qui donnait sur la mer. Elle était tout excitée et parlait d'une offre d'emploi que tu avais pour devenir dame de compagnie pour une vieille qui y habite ? Il paraît que tu as même une dépendance, c'est l'adresse qu'elle m'a donnée. Ne penses-tu pas que ça va un peu loin juste pour marquer le coup ?

Elle m'a dit que c'était de ma faute que tu étais partie. Je lui ai demandé d'attendre le temps de passer un coup de fil. J'ai appelé Roger en direct pour lui dire de mieux maîtriser sa femme. Ça lui a cloué le bec à Colette, elle a pris ses affaires et elle a claqué la porte.

On ne la verra pas de suite avec ses conneries sur comment l'histoire de Thérèse a mis un point final sur notre relation.

Roger est passé le soir prendre un pastis. Au moins, Colette lui a apporté des cigarettes de ses vacances. C'est une meilleure femme que tu n'as jamais été !



Attends il y a quelqu'un à la porte

SAMEDI 10 SEPTEMBRE 1988

Chère Jacqueline,

Hier Roger est revenu pour prendre un pastis. Colette a pris sa valise et est repartie à Golfe Juan.

Cela fait maintenant un mois que tu es partie. Le frigo est vide. J'ai appris à utiliser le lave-linge et je mange des pommes de terre à l'eau avec des knackis. J'ai même passé l'aspirateur. Certes, je mange dans la cuisine avec la radio allumée sur France info comme tous les matins, un balcon sur une maison de plain-pied, ça ne s'invente pas. Mais j'ai changé, Jacqueline. Tu as de la chance, tu sais, je suis ingénieur. En plus, je n'ai pas besoin de toi, c'est toi qui as besoin de moi pour être heureuse et te sentir en sécurité.

Je pense que j'ai perdu du poids. J'ai appris que consommer des pommes de terre crues peut être dangereux pour la santé ; peut-être que le poison s'est déjà répandu dans

mon corps et que je meurs.

J. Si tu reviens, je peux faire à manger et passer l'aspirateur toutes les deux semaines. Tu pourras partir en voyage en Espagne tous les ans, on pourra y aller ensemble. Ce ne serait pas magnifique ? On pourrait s'inscrire à des cours de salsa ensemble peut-être ?
Je t'attends.

Jacques.

DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1988

Avec Thérèse, je pensais être jeune à nouveau. C'est vrai qu'elle voulait sortir tout le temps et j'étais peu à la maison. Je t'ai ignorée.

Je pense que nous pouvons dire tous les deux que ton petit jeu est allé trop loin. Tu ne vas pas me faire croire que tu vas rester sur la Côte d'Azur avec je ne sais qui. Tu as ici un ménage à entretenir et un mari qui t'attend.

Roger ne va pas bien du tout lui aussi. Il m'a dit que sa mère l'avait laissé seul quand il était enfant, elle était partie une semaine chez sa mère. Il était resté seul avec son père et



n'avait quasiment rien mangé. On se moquait de lui à l'école parce que ses vêtements n'étaient pas propres.

L'histoire de Colette lui rappelle tout ça. Leur fille est rentrée pour prendre soin de lui. Moi, je demeure dans ma solitude. Je ne te cache pas que la vie n'a plus de sens pour moi. Si tu ne reviens pas, je vais peut-être commettre l'irréparable.

La maison est tellement silencieuse et vide.

Pour tout te dire, hier matin j'ai pris Thérèse dans mes bras, et je lui ai expliqué que je ne pouvais pas vivre sans toi. Ce n'était pas facile, mais je l'ai déposée à la Société Protectrice des Animaux.

Ça y est, j'ai tout fait pour toi, Jacqueline.

J.

LUNDI 12 SEPTEMBRE 1988

Chère Jacqueline,

J'ai compris. Tu ne revien-
dras plus.

Ce matin, j'ai pris la voi-
ture. Je suis allée à la SPA
avec Roger. Quand Thé-
rèse m'a vu, ses yeux

brillaient comme deux
étoiles. Elle a sauté sur
moi avec tant de joie, tout
était pardonné. Au moins
avec elle, tout est simple et
clair.

Roger est rentré avec un
beau dalmatien.

Nous leur avons préparé
un bon repas et avons pas-
sé tout l'après-midi dans
les bois sous le soleil de
l'automne. Le soleil à nous
ne donne pas de coups de
soleil au moins.

Roger m'a raconté qu'il
avait un chien juste
comme son dalmatien
quand il était enfant. Il a
retrouvé le sourire.

Tant pis pour vous.

Signé

Jacques et Roger

P.S. Tu peux garder tes
cartes postales, je n'en
veux plus.

P.P.S. Cela vaut aussi pour
Colette.



La pétaudière

par Nicole





88.533.188 - LES VOSGES PITTORESQUES
Route Forestière

Cher ami

Merci pour ta jolie carte
car j'ai été très surpris de
ne plus t'avoir nommé à
mon retour - mais j'ai
après le cirque qui c'est
passé et cela tu as eu toute
raison car ici c'est une
vrai potochière de plus ex
plus - je t'écrirai un peu
plus longuement demain
Bon après car je vient de
recevoir ta lettre merci - avec mes meilleurs amitiés

Éditions "Cicéron" - Exclusivité HACHETTE
5, place de Haguenau - 67000 STRASBOURG
Reproduction interdite



MEXICHROME

Collectionnez les Cartes Postales !

Monsieur

Jacques Pesson
2 Rue du Longuebois

59370 Moss-en-Bargeul



Cher Henri,

Je te remercie à mon tour, pour ta carte si rafraîchissante, avec ce paysage apaisant de la forêt vosgienne. J'espère que tu t'y es bien ressourcé, avant d'affronter les aléas du retour !

Pendant ton absence, en effet, il s'en est passé de bien belles dans l'immeuble ! À tel point, qu'avec ma femme, nous avons pris la poudre d'escampette et nous sommes réfugiés à Mons en Bargeul, là où nous avons notre petit commerce. L'avantage, c'est que nous sommes sur place, pour aller travailler. Par contre, notre logement est un deux-pièces exigü, qui donne sur une cour sombre et sans le moindre brin de verdure. Mais, quelle paix, quelle tranquillité, après ce bazar incroyable !

Je vais te narrer toutes les péripéties qui ont mis la révolution dans la cage d'escalier. Tout a commencé le dimanche, après ton départ en cure. Tôt le matin, nous avons été réveillés par des cris et des

portes claquées. Tu me diras que ce n'était pas la première fois ! Nos charmants voisins du troisième, les Duchemin, excellent dans l'art de la querelle, surtout pendant les week-ends. En semaine, ils n'ont pas le temps de pratiquer ce passe-temps auquel ils semblent prendre un plaisir certain.

Là, ça a pris des proportions plus inquiétantes et a débordé dans les escaliers, jusque sur mon palier. Ils s'insultaient en hurlant des mots orduriers à faire dresser les cheveux sur la tête. J'en frémis encore et pourtant, je ne suis pas du genre maniéré ! Et ils montaient trois marches et ils en redescendaient deux, jusqu'au moment où la femme est remontée en courant et redescendue aussi vite, en balançant des coussins sur son homme qui faisait un retour à l'envoyeur. Je voyais tout par l'œilleton de la porte, mais je me serais bien gardé de sortir ! Un voisin l'a fait et a failli être projeté dans l'escalier.

La bataille de coussins a vite pris fin, quand le gars a hurlé :



— Puisque c'est comme ça, je retourne chez mes croulants !

Il a disparu dans l'escalier et je l'ai vu ensuite par la fenêtre de la cuisine, filer sur sa pétrolette. Le barouf s'est calmé d'un coup, à part la porte claquée au troisième, si fort, que le bruit a résonné dans tout l'immeuble.

La tranquillité a duré toute la journée et succédant à une telle agitation, c'était vraiment épatant. Avec ma femme, nous en avons profité pour nous reposer, après une dure semaine de boulot, bien installés devant la télé. Eh oui, nous venons enfin d'acquérir cette petite merveille de la vie moderne ! Et le dimanche, il y a des programmes tout l'après-midi.

Hélas, la trêve a été de courte durée. Sur les coups de dix-huit heures, un voisin de palier des Duchemin est venu frapper à la porte, affolé. Il a balbutié : « Une inondation ! Vite ! Faut téléphoner aux pompiers. » Comme si on avait des ronds pour une installation aussi coûteuse ! En plus, sans être

pistonné, ça prend des années. Enfin bref, je suis sorti et j'ai constaté qu'en effet, de l'eau commençait à ruisseler dans les escaliers et en quelques secondes, elle a atteint notre palier du premier étage.

Pendant que ma femme partait en catastrophe, prévenir une amie qui habite au bout de la rue et possède, elle, le téléphone, je suis monté avec le voisin, en pataugeant dans ce qui ressemblait de plus en plus à une cascade. En haut, c'était vraiment la Bérézina ! Nous en avons jusqu'aux chevilles et je n'exagère pas. Par contre, l'eau était curieusement tiède.

Je te passe les détails suivants et je saute à la conclusion. L'inondation a été provoquée par la charmante madame Duchemin. Après avoir été lâchée, certainement très temporairement, par son non moins charmant époux, elle a avalé plusieurs comprimés de somnifère. Aussitôt après, elle s'est mis un bain à couler. Le problème, c'est que la drogue a très vite fait son effet et elle s'est écroulée



endormie sur un fauteuil de la salle de séjour. Tu imagines la suite !

Quand les pompiers ont frappé à sa porte, elle a ouvert, complètement sonnée, l'air de ne pas comprendre ce qui se passait. Une ambulance l'a emmenée à l'hôpital, par précaution. Qui a passé des heures à écoper et à éponger les dégâts dans l'escalier ? Nous, bien sûr, les autres locataires de l'immeuble ! Dès le lendemain, les Duchemin ont repris leur vie habituelle, en toute innocence, plus amoureux que jamais ! Le comble de l'injustice, c'est que le plus gros des dégâts n'est pas situé chez eux, mais dans les appartements situés en dessous. Ensuite, la ronde des experts d'assurance et des artisans a commencé. L'humidité s'était imprégnée partout et cela prenait à la gorge. Tu comprends pourquoi nous avons fui.

En attendant de tes nouvelles, ma femme et moi t'adressons nos meilleures amitiés.

Jacques

Cher Jacques,

Je te remercie pour les nouvelles et toutes ces explications. Cela me permet de mieux comprendre ce qui s'est passé en mon absence. En effet, en rentrant, j'ai eu des versions différentes et parfois assez incohérentes. Ici, la vie est devenue pénible, avec des va-et-vient incessants d'ouvriers qui viennent réparer les dégâts. Malgré plusieurs nettoyages, les escaliers sont sales, la peinture des murs et des plafonds est cloquée et fendillée, tellement l'eau a ruisselé et dévalé partout. Le pire, c'est l'odeur de moisi qui nous assaille dès que l'on rentre et ça ne va pas s'estomper avant longtemps, j'en ai bien peur.

Heureusement, mon appartement étant situé de l'autre côté de celui des Duchemin, les dégâts sont limités, à part le sol de l'entrée, tout gondolé. Pour moi, le plus dur, c'est l'ambiance entre voisins, qui s'est envenimée.

Ceux qui n'ont pas assisté à la violente querelle entre les Duchemin, reprochent aux autres de ne pas être



allés prévenir la police, ce qui aurait évité la suite avec l'inondation. Absurde ! Ils ne se seraient pas déplacés, rétorquent les autres. Certains voudraient faire expulser le couple infernal qui ne cause que des désordres et parlent de faire circuler une pétition. D'autres, en fait, les deux vieilles dames naïves du rez-de-chaussée, trouvent cela scandaleux. Elles prétendent que les Duchemin sont de pauvres gens, pas gâtés par la vie et que s'il y avait un peu plus de compréhension envers eux, ce serait vachement chouette. Elles n'ont sans doute pas entièrement tort. Il y aurait même eu, d'après des bruits qui courent, quelqu'un qui les aurait attisés pendant leur chamaillerie, juste pour s'amuser.

Lorsque l'on se croise dans l'escalier, ce ne sont que regards en coin, bouches pincées. L'on surprend certaines personnes dans le hall en pleines messes basses, qui arrêtent de parler, ou chuchotent encore plus bas, quand elles découvrent notre présence.

Pour tout dire, cette ambiance de suspicion et de discorde devient de plus en plus intenable et il y a du mouron à se faire, pour l'avenir. Avant, l'entente était pourtant super bath, pleine de délicatesse et d'esprit d'entraide. Il faut trouver rapidement une solution et c'est peut-être à moi d'y réfléchir, étant assez neutre dans l'histoire, par mon absence au moment des faits.

Je te tiendrai au courant, pour la suite.

Meilleures amitiés.

Henri

Cher Henri,

Juste un petit mot, pour te dire que ma femme et moi t'invitons à venir passer la journée de dimanche chez nous à Mons en Bargeul, ça te changera les idées. Je te l'ai déjà écrit, c'est bien étroit et inconfortable, mais peu à peu, nous nous efforçons d'en faire un petit nid douillet, en attendant de pouvoir regagner nos pénates. En attendant ta réponse, reçois toutes nos amitiés.

Jacques



Cher Jacques,

t'adresse ses meilleures
amitiés.

Henri

Hélas, je ne vais pas pouvoir venir. En effet, j'écris de l'hôpital où je vais rester un bon moment. La solution que j'avais trouvée, pour les Duchemin, c'était d'aller les voir, pour leur parler, les raisonner et leur suggérer de s'excuser auprès des autres locataires. Avant, j'avais toujours eu des relations courtoises avec eux et ils semblaient m'apprécier. D'autre part, on me dit toujours que je suis diplomate et j'ai déjà eu l'occasion d'aider à régler des petits différends entre voisins. Chez les Duchemin, malgré des précautions de ma part, ça a très vite mal tourné. Ils m'ont viré de l'appartement, avec une telle brutalité, que j'ai atterri dans l'escalier. Je crois qu'ils sont vraiment cinglés ! Heureusement, le voisin de palier a tout entendu et appelé les secours. Ne t'inquiète pas, je suis cassé de partout, un bras, une jambe, deux côtes et le nez, mais ma vie n'est pas en danger. Je m'en remettrai !

En attendant peut-être ta visite, ton pauvre voisin